

De quoi vous plaignez-vous ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE ROBINSON DU GLACIER D'ORNY

(Suite et fin.)

Il s'était levé tard, Robinson ; il avait avalé une gorgée de rhum, puis il s'était mis en route, tandis que depuis longtemps le soleil brillait. Le silence qui régnait dans cette vaste solitude, comme disent les romans, n'était troublé que par le bruit du gravier qui s'écroutait sous ses pas, car en certains points, la moraine est étroite, ou par les cris plus ou moins rauques ou aigus que poussait notre Robinson pour éveiller les échos. C'est ainsi qu'il arriva au bord de la moraine, à l'endroit où l'on aborde d'habitude le glacier. Mais Robinson avait un saint respect pour le glacier, et ce respect était augmenté, ce jour-là, de toute la quantité de neige fraîche qui recouvrait la glace. Aussi notre ami s'assit-il sur le dernier bloc, les pieds dans la neige, le menton sur son piolet, et se prit-il à tenir un conseil de guerre, monologuant à haute voix, de la façon suivante :

— Dans une caravane, quand tout le monde est d'accord, toutes choses égales d'ailleurs (comme dit M. Walras dans son cours de droit), il n'y a pas lieu de tenir conseil de guerre. Or, si moi qui suis tout seul, je tiens un conseil de guerre, cela suppose que j'ai plusieurs opinions, ou aucune, ce qui mettrait en doute mon courage, ma résolution, ma fermeté et beaucoup d'autres qualités que, comme chacun sait, je possède à un haut degré. De là, dilemme : ou bien je suis tout seul, et il n'y a pas lieu de tenir conseil de guerre, ou bien, si réellement il y a lieu de tenir conseil, évidemment je ne suis pas seul.

Robinson pèse les deux propositions, et s'arrête à la dernière, parce qu'il se trouve bien assis là où il est. Il avise deux blocs voisins : sur l'un il place, en esprit, un camarade, (et pour plus de sûreté, il précise) nommé C., plein de bonne volonté, mais de peu d'expérience des courses alpestres ; sur l'autre, il place un autre camarade, dont le nom commence par R., et le conseil de guerre continue.

D'abord, chaque touriste allume le calumet de paix (en esprit encore, hélas ! car le tabac est rare, et il a été décidé qu'on ne fumerait qu'une demi-grande pipe durant la course) ; puis Robinson, qui sans vanité aucune s'est intitulé chef de la caravane, titre que réclament ses mérites et ses aptitudes, prend la parole.

— Hum ! on pourrait souffler un quart de minute. Il y a un coquin de vent qui descend de l'Aiguille du Tour et qui vous coupe le souffle tous les quatre pas. Il n'y a rien qui presse, qu'en pensez-vous ?

Ici pause, pendant laquelle les camarades expriment leur accord en termes bienveillants. Remarquez avec quelle habileté Robinson vient de tourner la question. Il reprend la parole.

— Vous savez que ce n'est pas loin d'ici que M. Béraneck est tombé dans une crevasse !

Les camarades expriment leur surprise.

— Oui. C'est le diable avec cette neige fraîche. Ça vous prend un temps de chien pour sonder

tous les trous, surtout qu'il y en a des troupes dans ce coquin de glacier, quand même ils ne sont pas bien gros.

Robinson fume en silence (et en esprit seulement) pendant quelques secondes. Ses compagnons se taisent.

— Encore si j'avais pensé prendre la corde, dit Robinson, on s'en ficherait pas mal. Mais je ne l'ai pas.

Ici C. est sensé exprimer sa pensée en termes énergiques :

— C'est canulant, dit-il.

— Ce sera comme vous voudrez, dit Robinson, ou bien on passera le glacier, ce n'est pas une affaire, mais ça durera un moment, ou bien on ira tout droit, en montant cette pente de neige là-haut. (Il la montre avec le tuyau de sa pipe.) Vous voyez qu'elle est toute grise, elle sera dure, peut-être même moitié glace, histoire de tailler quelques pas, hein ?

— Ce sera comme tu voudras, disent les compagnons.

— Non, non, ça m'est bien égal.

Mais les camarades (pour une bonne raison, du reste) n'expriment aucune opinion nouvelle, et Robinson conclut :

— Eh bien ! route !

Et il prend la tête de la colonne.

Le soleil s'élève au-dessus de l'horizon, la matinée s'avance, et Robinson monte toujours, tantôt dans de la neige qui est dure encore, tantôt dans les roches moutonnées de granit jaune, à l'ouest du glacier. Robinson ne va pas bien loin pourtant ; il n'est pas pressé, il s'assied çà est là, il taille des pas dans la neige sans aucune nécessité, il fait des détours absurdes, sous le prétexte de trouver des routes faciles et plus pittoresques, il flâne, en un mot, et tout en flânant, arrive enfin au petit lac supérieur. Là, presque sous ses pieds, part tout d'un coup un vol de perdrix blanches qui, avec l'insouciance du danger qu'on leur connaît, vont se poser quelques mètres plus loin dans les rocs.

Robinson, voyant la familiarité de ces oiseaux, se dit que, sans doute, dans cette contrée déserte, la présence de l'homme est nouvelle pour eux. Malheureusement Robinson n'a pas d'arme, mais il voit vaguement dans l'avenir un arc de genévrier et des flèches... quelconques.

En attendant, le but de sa course lui paraît atteint pour l'heure. Pour rien au monde, il ne voudrait passer près du petit lac sans y faire une bonne halte et y fumer une pipe. Il s'arrête donc, cherchant un abri contre le vent, bien au soleil, entre deux blocs. Puis il se reprend à réfléchir sur les avantages de vivre dans une île déserte. Il n'est pas sûr toutefois que ce soit une île. « Cependant, se dit-il, tous les voyageurs qui se sont trouvés dans ma situation habitaient des îles désertes, donc j'ai autant de droit qu'un autre à en avoir une. Sancho Pansa fut bien gouverneur dans une île, pas déserte c'est vrai, mais elle ne valait pas la mienne. Si je n'ai pas traversé de mer pour faire naufrage ici, j'ai été trempé jusqu'à la moëlle des os, et plus encore, beaucoup plus que Sancho Pansa quand il ar-

riva dans son île ou qu'il en sortit. Même en supposant qu'il ait plu dans ces bienheureux jours, il n'a certes pas plu autant que lors de mon naufrage. En outre, il est reconnu que Sancho était fort gros, et moi je suis plutôt maigre, donc la moëlle de ses os a été moins mouillée que la mienne, donc, et finalement, je suis dans une île déserte. La preuve, c'est que j'en suis réduit à calculer l'heure qu'il est par le soleil... Il doit être neuf heures maintenant, parce que le soleil est entre le Portalet et le Châtelet. Donc, il n'y a rien qui presse. »

Et Robinson fume. De temps en temps, il prend un caillou et essaie de faire un ricochet sur la surface du lac, mais il échoue indignement.

« C'est la faute des cailloux, il n'y en a pas un seul de plat. Il fait rudement beau temps aujourd'hui ; c'est dommage de ce coquin de vent. Voilà cette coquine d'Aiguille Fendue, là-haut, où il n'y a pas eu mèche d'arriver l'année passée... Et cette pointe droit là-haut ? Je m'étonne par où on pourrait y arriver. Qu'en pensez-vous ? » (Ici les deux camarades reparaissent comme par enchantement.)

— Jusqu'au-dessus des rochers jaunes, ce n'est pas difficile, hein.

(Les deux camarades estiment également que ce n'est pas difficile.)

— Depuis là, je crois qu'on pourrait très bien monter par ce coin où il y a une ligne noire et verte, jusque sur l'arête, ne croyez-vous pas ?

(Les deux camarades sont exactement de la même opinion.)

— Si on essayait !

Et l'on essaye. Tout se passe comme Robinson l'a prédit. Seulement, en arrivant à l'arête, il aboutit à une pointe aiguë : l'arête est coupée en deux par une fente étroite et profonde, d'où descend un couloir gris noirâtre de très mauvaise façon.

Au moment où Robinson convoque un nouveau conseil de guerre, il est surpris par un de ces revers de fortune qui arrivent toutes les quatre pages dans les histoires de Robinson : le vent lui emporte son chapeau.

Dans une île déserte, c'est très grave. Aussi Robinson abandonne honteusement la position conquise, et tourne casaque. Lisez l'ascension du Cervin par M. Whympfer, lisez celle de la ... (?) par M. Dollfus, vous verrez qu'après tout accident grave, les grimpeurs même les plus courageux sont démoralisés.

Il en est ainsi de Robinson, qui rentre précipitamment dans sa grotte...

Th. CHAPUIS.

De quoi vous plaignez-vous ? — Au guichet d'une administration publique.

Un client s'adressant à un employé :

— Enfin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet.

L'employé sans s'émouvoir :

— Que diriez-vous à ma place !... Il y a dix-huit ans que je suis derrière.